

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[358. Londres, Dimanche 3 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

358. Londres, Dimanche 3 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Aristocratie](#), [Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Interculturalisme](#), [Peinture](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-05-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitEh bien, on ne fait jamais que la moitié de ce qu'on veut. J'ai parlé français mais je n'ai pas parlé très brièvement. Un speech de sept ou huit minutes, pas un simple remerciement.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 410/105-106

Information générales

LangueFrançais

Cote987-988-989, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

358. Londres, Dimanche 3 mai 1840

10 heures

Eh bien, on ne fait jamais que la moitié de ce qu'on veut. J'ai parlé français ; mais je n'ai pas parlé très brièvement. Un speech de sept ou huit minutes, pas un simple remerciement. Cela m'a si bien réussi que j'en suis bien aise. J'ai vu à l'air des gens, que j'étais attendu que, si je me bornais à quelques phrases bien polies, il y aurait beaucoup de désappointement. La curiosité était bienveillante ; le désappointement ne l'eût pas été. Je crois que je me suis rassis au milieu de la curiosité satisfaite et de la bienveillance redoublée. Je vous envoie le speech, que je viens d'écrire pour vous. J'ai trouvé cette réunion assez frappante. Toute l'aristocratie de toute espèce, de toute opinion y était. Et les savants, les lettrés, les artistes, le barreau la cité & deux absences ont été remarquées ; Lord Aberdeen qui n'est pas encore revenu de la campagne, et M. de Brünnow qui n'est pas venu. Le Duc de Wellington a remercié du toast to the navy and the army. Je répète ce que je vous ai dit : Un aveugle qui cherche son chemin. Je devrais dire un aveugle apoplectique. J'ai été très touché de ce spectacle, la grandeur d'un côté, le respect de l'autre, et entre deux la décadence l'impuissance. Il y avait bien de la force d'âme dans le vieillard balbutiant et chancelant. Mais je ne suis pas sûr qu'arrivé à cet état physique, il n'y ait pas plus de dignité à se retirer du milieu des hommes et à finir sa vie, en présence de Dieu seul et de ses enfants. L'exposition ne vaut pas grand chose. Trois ou quatre bons tableaux ; de jolis paysages et des chiens admirables. Souvent beaucoup d'esprit et de sensibilité dans l'intention ; mais une ignorance et un mépris du dessin, et de la peinture qui sont étranges. Milton dictant le Paradis perdu à ses filles a beaucoup de succès. Le Milton est beau, bien grave, bien méditatif, bien inspiré. Les filles sont d'une gentillesse déplorable. On aime beaucoup la gentillesse ici. Un très bon portrait du Duc de Wellington expliquant ses dépêches au colonel Gurwood. Je ne sais pourquoi je vous dit tout cela qui ne vous fait rien.

4 heures□

Ce que vous me mandez de Lord Aberdeen me plait beaucoup. J'espère et je crois qu'il dit vrai. Si je ne me trompe nous serons désormais fort à l'aise ensemble. Tout va bien avec les Anglais quand une fois la glace est enfoncée. J'ai dit hier à Lord Grey, que je desirais beaucoup avoir l'honneur d'être présenté à Lady Grey. Demain ou après-demain, j'irai lui faire une visite, à lui, et il me présentera lui-même. En général, je ne crains pas du tout de déroger. J'ai foi dans ma noblesse. Ma pente serait plutôt de ne pas me soucier des petites précautions de dignité convenue. J'y prends garde ici, à cause de l'officiel. Lord Grey, qui a été aimable pour moi, et a paru prendre plaisir à me voir, n'est pas venu chez moi, probablement par un peu de fierté timide et de mauvaise humeur. Mais vous avez raison. Pour Lady Grey ; il n'y a point de difficulté. L'avance est naturelle et Lord Grey y sera compris. M. de Brünnow sort de chez moi. Deux grandes heures. Eh bien, je ne retire rien de ce que j'ai dit mais je dis autre chose. C'est un esprit grossier et subalterne, dénué de ce tact qui tient à l'élévation, à la finesse et à la promptitude des impressions, c'est un commis qui sert son maître, et qui le flatte encore plus qu'il ne le sert voulant d'abord se servir lui-même. Mais, malgré et sous tout cela, il a de l'intelligence de la capacité assez d'étendue et de rectitude dans le jugement, je crois même de la bonne

intention, et de l'honnêteté. Nous nous sommes dit beaucoup de choses ; et le bien que je vous dis là, m'a apparu dans la conversation. Il ne sait pas s'y prendre pour servir la bonne politique, et il ne se cassera pas le cou pour elle. Mais en gros, il la comprend, et si je ne me

trompe, au fond, il la préfère. M. de Nesselrode a raison de l'employer. Du reste, il professe presque autant d'admiration pour M. de Nesselrode que pour l'Empereur. Je conviens de l'impolitesse qui vous choque. Je l'ai vue souvent. Mais soyez sûre qu'elle est bien générale. Je la rencontre ici comme ailleurs. Et j'ai le droit de le dire, car je suis encore ici à cet état de bête curieuse qui fait qu'elle ne tombe pas sur moi. L'esprit de coté domine dans le monde. Chacun reste avec ses familiers, dans ses habitudes, pour ne pas se gêner, par égoïsme et aussi par stérilité d'esprit. Cela est assez sot et fort ennuyeux. Il faut rompre hautainement avec ces mauvaises manières là, leur faire sentir qu'on les aperçoit et leur imposer plus d'égards et une autre conversation. Personne n'est plus propice que vous à leur donner une telle leçon. Mais probablement cela aussi, vous ennuerait.

Lundi une heure□

Ce que vous me dites de M. Andral me contrarie beaucoup. Il se sera piqué que vous ne l'avez pas reçu quand il est venu. Quel ennui que d'être loin et de ne pouvoir rien faire soi-même ! Je traiterais avec les susceptibilités. Mon petit médecin me dira quelque chose là dessus. Parlez-lui en quand vous le verrez. Et s'il n'y a pas moyen d'avoir

M. Andral, voyez M. Chomel. Il est tout aussi habile. N'y mettez pas de fantaisie, je vous prie, ni de négligence. Demandez-lui son jour, son heure, et soyez là quand il viendra. Décidément, Norwood. Répondez-moi là dessus.

Avez-vous écrit aux Sutherland ? Dès que vous aurez quelque chose de bien arrêté, dites-le moi. Je suppose que vous savez que Paul est parti Vendredi pour Pétersbourg. M. de Brünnnow m'a dit que sa conduite envers vous, lui avait fait le plus grand tort là. Et ici, Lady Palmerston me dit la même chose. Elle en pense bien mal.

2heures 1/2□

J'ai été interrompu par Nouri Effoudi qui voulait causer avec moi, dit-il. Je m'y suis prêté de mon mieux, mais avec peu de succès. Quelle pitié ! Il faut que je sorte. J'ai une multitude de visites à faire. Adieu. Adieu. Ce discours fait un gros paquet. Adieu

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 358. Londres, Dimanche 3 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-05-03.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 01/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/333>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 3 mai 1840

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

358

Londres. Dimanche 3 Mai 1830 977

10 heures

au pour elle;
je ne me
de l'insolence
et professe
de respect

si vous choquez
quelle est
dans ailleurs.
si encore ici
et quelle ne
trouvent bonites
de familles,
me, pas
et. Cela est
compre
manière la
leur impose
tion. Personne
doivent
et cela
me.

qui contraire
l'avez par
un d'être bon
! de l'entente
devis me.

Et bien, on ne fait jamais que
la vérité de ce qu'on veut. J'ai parlé français, mais
je n'ai pas parlé très dévotement, les spirit de sept-
huit siècles, par un simple raisonnement. Cela m'a
si bien réussi que j'en suis bien aise. J'ai vu, à l'air
de gens, que j'étais attendu, que si je me bornai
à quelques phrases bien polies, il y aurait beaucoup
de déceptions. La curiosité était bien grande,
le déceptionnement ne l'est pas été. Je crains que je
me suis vassé au milieu de la curiosité satisfaite
et de la tranquillité redoublée. Je vous envoie le
speech que je viens d'écrire pour vous.

J'ai trouvé cette réunion assez frappante. Toute
l'aristocratie de toute espèce, de toute opinion y
était. Et le duc, le lord, le comte, le baron,
la fille du duc, abouin ont été remarqués; tant
Abouin qui n'est pas encore connu de la
campagne, et de Devonshire qui n'est pas venu
de lui de Wellington a remercié de tout le
navy and the army. Je répète ce que je vous ai
dit: un aveugle qui cherche son chemin. Je
devrais dire un aveugle prophétique. J'ai été
très touché de ce spectacle, les grandeurs d'un côté,
le respect de l'autre, et entre deux la décadence.

6

8

l'impuissance. Il y avait bien de la force dans le
le vicillard balbutiant et chancelant, mais je ne
suis pas sûr quarrivé à cet état physique, et n'y
ait pas plus de dignité à la retraite du milieu
des hommes et à finir la vie en présence de Dieu
seul et de ses enfants.

L'expédition ne vaut pas grand chose. Voici
ou quatre bon tableaux, de jolis paysages et
de chiens admirables. Souvent beaucoup d'esprit
et de sensibilité dans l'intention, mais une
ignorance et un scepticisme de la terre et de la peinture
qui sont étranges. Milton ditant le Paradis
perdu à sa fille a beaucoup de sens. Le Milton
est beau, bien grave, bien méditatif, bien inspiré.
Les filles sont d'une gentillesse déplorable. On
aime beaucoup la gentillesse ici. Un très bon
portrait de son de Wellington expliquant les
événements au colonel Bussard. Je ne sais pourquoi
je vous dit tout cela qui ne vous fait rien.

Adieu.

Ce que vous me mandez de lord Aberton me
plaît beaucoup. J'espère et je suis sûr que c'est vrai.
Si je ne me trompe, vous serez de nouveau fort
à l'aide d'ensemble. Tout va bien avec le Anglais
quand une fois la glace est rompue.

J'ai dit hier à lord Grey que je devrais
beaucoup avoir l'honneur d'être présenté à Lady

Grey. Demain
visite, à lui,
général, je ne
suis dans une
me pas me le
consentir. Il y
Lord Grey, qui
prendra plaisir
probablement à
mauvaise humeur
Lady Grey, et
sa naturelle.

M. de
grande heure
que j'ai dit
esprit grossier
qui tend à
promptitude
de son maître
en le dit, voyez
mais, malgré
de la capacité
dans le jugement
intention et
dit beaucoup
dit là même
on doit pour

me donne dans
Mais je ne
suis, et j'ai
des milles
de l'Etat
chose. Vous
sage, et
sage d'après
mais une
en la peinture
le Paradis
de Milton,
bien inspiré.
able. On
un bon
pliquant de
sais pourquoi
est rien.
Abstrait me
qu'il dit vrai.
vous fait
le langage
de.
de vous
surtout à Lady

Drey. Demain ou après, demain, j'irai lui faire une
visite, à lui, et il me présentera lui-même. En
général, je ne crains pas du tout de déroger. J'ai
fait dans ma noblesse. Ma pente serait plutôt de
ne pas me laisser aller par la précaution, de dignité
convenue. Il y prend garde ici, à cause de l'official.
Lord Drey, qui a été aimable pour moi et a paru
prendre plaisir à me voir, n'est pas venu chez moi,
probablement par un peu de fièvre timide et de
mauvaise humeur. Mais vous avez raison. Pour
Lady Drey, il n'y a point de difficulté. L'avance
de naturelle. Et Lord Drey y sera compris.

M. de Brémont sera de chez moi. Deux
grandes heures. Et bien, je ne retiens rien de ce
que j'ai dit, mais j'en dis autre chose. C'est un
esprit grossier et subalterne, dénué de ce tact
qui tient à l'éducation, à la finesse et à la
promptitude de l'impression; c'est un homme qui
s'est son maître, et qui le flatte encore plus qu'il
ne le sert, voulant l'absorber de servir lui-même.
Mais, malgré et sous tout cela, il a de l'intelligence,
de la capacité, une étendue et de rectitude
dans le jugement, je crois même de la bonne
intention et de l'honnêteté. Nous nous sommes
dit beaucoup de choses; et le bien que je vous
dis là m'a apparu dans la conversation. Il
ne faut pas s'y prendre pour servir la bonne

politique, et il en se cassera pas le cou pour elle; mais, en gros, il la comprend, et si je ne me trompe, au fond il la préfère. En de Bruxelles a raison de l'ingeloyse. Que reste il professe pour un autant d'admiration pour m. de Resolote qui pour l'empereur.

De l'envie de l'impulitose qui vous choque. Je l'ai vu souvent. Mais voyez donc quelle est bien générale. Je la rencontre ici comme ailleurs. Et j'ai le droit de le dire, car je suis encore ici à cet état de tête lucide qui fait qu'elle ne tombe pas sur moi. L'esprit de l'envie domine dans le monde. Chacun vote avec ses familiers, dans ses habitudes, pour ne pas se gêner, pour égoïsme, et aussi par stupidité d'esprit. Cela est assez sot et fort ennuyeux. Il faut rompre hardiment avec ce mauvais manoir, la leur faire sentir qu'on les apprécie, et leur imposer plus d'égards et une autre conversation. Peut-être soit plus profitable que vous à leur donner une telle leçon. Mais probablement cela aussi vous ennuyerait.

Lundi une heure.

Ce que vous me dites de M. Andral me contrarie beaucoup. Il se sera piqué que vous ne l'ayez pas vu quand il est venu. Quel ennui que d'être loin de se ne pouvoir rien faire soi-même! Se contenter avec les susceptibilités. Mon petit médecin me

la suite de
je n'ai pas
bientôt
de bien
de vous
à quelqu
de desapp
le desapp
ma chère
ce de la
Après que
Sai-
l'histoires
était. Et
la lit' de
Abandon
langage
de du. et
trayant
dit: un
devrait
l'air touché
le respect

188

Écrite quelque chose là dessus. Parlez-lui en quand
vous le verrez. Et s'il n'y a pas moyen d'avoir
M. Andral, voyez M. Cheval. Il est tout aussi
habile. N'y mettez pas de faiblesse je vous prie,
ni de négligence. Demandez-lui son jour, son lieu,
et soyez là quand il viendra.

Révérez-moi, Howard? Apprenez-moi la réponse.
Avez-vous écrit aux Sutherland? Et que vous avez
quelque chose de bien écrit, dit-le moi.

Je suppose que vous savez que Paul ne part
à l'école dans Peterborough. M. de Brimous m'a
dit que sa conduite envers vous lui avait fait le
plus grand tort là. Et ici, lady Palmerton me
dit la même chose. Elle en pense bien mal.

Thames, Ya.

J'ai été interrompu par Howard - l'effendi qui voulait
causer avec moi, dit-il. Je n'y suis parvenu de mon
travail, mais avec peu de succès. Quelle pitié! Il
faut que je sois. J'ai une multitude de visites
à faire! Adieu. Adieu. Le diable fait ses gros
plaisirs. Adieu.

3

0

Le corps diplomatique est vivement touché de votre noble
 et bienveillante hospitalité, et je suis heureux d'avoir en
 ce moment l'honneur d'être l'organe de ses sentiments de
 reconnaissance et de sympathie. Nulle part, à coup sûr, il
 ne s'est plus naturel ni mieux placé que dans cette enceinte
 et dans cette solennité. Il y a bien des siècles, quand
 l'empereur Vespasien consulta le dessein de reconstruire dans son
 même lieu tous les chefs d'œuvre des arts que la conquête
 avait amassés dans Rome, il choisit le Temple de la Paix.
 Il voulait que tous les peuples, sublimés dans une
 unité, pussent jouir ensemble de ce beau spectacle.
 Rien ne se convenait mieux que la paix et les arts. Il
 y a entre eux une naturelle et puissante harmonie.
 Quiconque en doute, qu'il aie jeté les yeux sur
 ce qui se passe en Europe depuis 25 ans. On ne
 saurait dire que ces années aient été pour les arts
 une époque de grande et originale création, ni
 qu'elles aient produit beaucoup de ces chefs d'œuvre
 nouveaux qui rendent un siècle illustre entre les siècles.
 Cependant l'intelligence et le goût des arts se sont
 répandus, ont pénétré dans des lieux, parmi des
 hommes qui jusques-là y étaient demeurés étrangers.
 En parcourant l'Allemagne, la France, et dans toute
 aussi l'Angleterre, on voit d'élèves partout, dans les
 provinces comme dans la capitale, une foule de

monument, grand ou petit, ambitieux ou modeste. Les statues des grands hommes reviennent peupler les places publiques. A quelque exposition analogue d'ailleurs, d'une source quelconque part, la foule y accourt. La peinture, la sculpture, la musique, tous les arts entrent dans les goûts, dans les mœurs, deviennent presque populaires. C'est un grand bonheur, messieurs, à notre époque et dans l'état de la société moderne. Mais forcés vous que faisons-nous, dans toutes nos patries, de tous les hommes, de ces millions d'hommes qui s'élèvent incessamment à la civilisation, à l'influence, à la liberté. S'ils étaient exclusivement livrés à la soif du bien-être matériel et aux passions politiques, s'ils ne songeraient qu'à s'enrichir ou à débattre leurs droits avec leurs semblables, s'ils leur faisaient encore d'autres intérêts, d'autres sentimens, d'autres plaisirs. Non pour la détournement de l'amélioration de leur condition et du progrès de leurs libertés; non pour ^{qu'ils soient} ~~ceux-ci~~ moins exigeans et moins fiers dans la vie sociale; mais au contraire pour les rendre capables et dignes de leur condition plus élevée; capables et dignes de porter plus haut, dans tous, cette civilisation vers laquelle ils marchent en foule. Et aussi pour satisfaire ou aux ~~ces~~ penchans, ce

instinct de notre nature auxquels ne suffisent ni le
bien être matériel, ni même le travail et les spectacles
de la liberté politique.

Comme les Lettres, comme les Sciences, les arts ont
cette vertu; ils ouvrent, à l'activité et aux jouissances
des hommes, une belle et large carrière. Ils répandent
des plaisirs brillants et poétiques. Ils aiment et
talent en même temps les sports. Ils adoucent le
mieux sans les enlever. Ils rapprochent et unissent
dans une satisfaction commune, des hommes d'ailleurs
fort divers de situation, d'habitudes, d'opinions, de
volontés.

C'est donc pour vous seuls, Messieurs, pour
votre plaisir à vous seuls, que vous cultivez, que
vous encouragez les arts. L'Académie royale, les
~~institutions~~ expositions ont une ~~de~~ plus grande
portée, un mérite vraiment social. Non nous
félicitons d'être réunis aujourd'hui à ~~les~~ solennités.
Nous sympathisons avec les travaux et les espérances.
Dans une telle réunion, en présence de ces chefs
d'œuvre ~~qui~~ sans l'empire du sentiment ~~excitent~~
qu'ils nous inspirent, nous sommes ses hôtes, passionnés,
mais il n'y a ici point d'étrangers.